

Compte rendu

Ouvrage recensé :

FISICHELLA, Rino, *La révélation. La révélation et sa crédibilité. Essai de théologie fondamentale*

par René-Michel Roberge

Laval théologique et philosophique, vol. 47, n° 1, 1991, p. 130-131.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400592ar>

DOI: 10.7202/400592ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

On doit se réjouir de voir cette étude importante désormais facilement accessible en français, au moment où un renouveau d'intérêt porté à Bonaventure a provoqué la traduction de certaines de ses œuvres. À côté de la thèse, également importante, de Max Seckler sur la pensée de saint Thomas d'Aquin sur la théologie de l'histoire (*Le salut et l'histoire*, Paris 1967), celle de Ratzinger se présente au lecteur contemporain comme une autre porte d'entrée dans l'immense question du temps, de l'histoire et de l'espérance chrétienne qui a travaillé la théologie médiévale.

Jean-Claude PETIT
Université de Montréal

J.B. LOTZ, **Martin Heidegger et Thomas d'Aquin.**
Homme — Temps — Être. Coll. «Théologiques», Paris, P.U.F., 1988, 229 pages
(15 × 21.5 cm).

Deuxième titre d'une nouvelle collection d'études théologiques aux P.U.F., *Martin Heidegger et Thomas d'Aquin* est la traduction française par Ph. Secretan d'un ouvrage d'abord paru en allemand chez Neske à Pfullingen en 1975 et constitué de quatre textes qui sont des versions plus ou moins remaniées de communications d'abord présentées à l'occasion de congrès et qui parurent ensuite dans diverses revues. Ils constituent autant de stations sur le chemin d'un dialogue exigeant dans lequel J.B. Lotz s'est engagé depuis plusieurs années avec l'œuvre et les pensées de Martin Heidegger.

S'il est lui-même issu de la tradition métaphysique de la philosophie scolastique, Lotz ne lit pas Heidegger pour donner raison à Thomas d'Aquin. Ces études témoignent bien plutôt d'une attention rigoureuse au sens de la relecture que fait Heidegger de la tradition philosophique occidentale et elles s'emploient à relire Thomas d'Aquin à partir des questions que pose l'analyse heideggérienne, mais ce qui n'empêche cependant pas Lotz de bien montrer qu'en ces questions fondamentales de l'être et du temps Thomas a vu lui aussi des choses essentielles et qu'en particulier l'«oubli de l'être» que Heidegger voudrait voir caractériser la philosophie occidentale, ne peut qualifier de la sorte la pensée de Thomas d'Aquin. C'est plutôt précisément son attention à l'être qui lui a permis d'articuler rigoureusement la question de Dieu.

Dans la longue liste des ouvrages sur «Thomas d'Aquin et Heidegger», celui de Lotz tient une place

de choix et il est heureux qu'il soit désormais accessible en français, même si on doit noter que la traduction est parfois obscure en tentant d'imposer au français les jeux de langage que l'allemand permet.

Jean-Claude PETIT
Université de Montréal

Rino FISICHELLA, **La révélation. La révélation et sa crédibilité. Essai de théologie fondamentale.**

Coll. «Recherches», nouvelle série, no 22. Paris/Montréal, Cerf/Bellarmin, 1989. 284 pages
(16 × 24 cm).

Ce livre est la traduction d'un ouvrage italien paru en 1985. Même s'il se présente comme un essai de théologie fondamentale, voire une proposition nouvelle, il nous semble plutôt un manuel, synthétisant avec une certaine adresse les données les plus sûres de la réflexion récente en matière de théologie de la révélation et de christologie fondamentale. L'étude est tout à fait traditionnelle au plan de la méthode.

L'ouvrage s'ouvre par une remarquable description de l'état actuel de la théologie fondamentale qu'il définit lui-même comme «la discipline théologique qui étudie l'événement de la révélation et sa crédibilité» (p. 49). L'auteur identifie cinq courants dans la production actuelle: 1) le courant apologétique qui, avec des moyens nouveaux, continue à dialoguer avec l'incroyant; 2) l'approche dogmatique centrée sur le mystère de la révélation; 3) le courant formel, surtout soucieux de la scientificité de la théologie; 4) le modèle politique qui évalue les rapports Église-monde; 5) enfin, le modèle sémiologique s'intéressant aux signes de crédibilité de la foi chrétienne. C'est à ce dernier modèle que l'auteur entend se rattacher. «Avec une herméneutique appropriée, et à la lumière de ce signe unique [à savoir «l'amour trinitaire du Père se révélant dans le Christ et l'Église»], on reconstruit la signification théologique du signe, et par lui, des signes qui en constituent l'explication et la compréhension historique» (p. 37). L'auteur prétend par là apporter une nouveauté de fond dans le travail de la théologie fondamentale. Il s'agirait «du caractère personnel des signes et de l'unité incontournable entre l'événement et ce qui en constitue le témoignage et la compréhension historique» (p. 37). On aura remarqué que le terme «sémiologique» n'a ici rien à voir avec l'approche sémiotique, ignorée de l'auteur en dépit du fait qu'elle ait généré, ces dernières années, des essais majeurs de théologie fondamentale (Delzant, Lafont, etc.).

La première partie de l'ouvrage traite de la révélation comme événement. L'auteur insiste en effet sur la dimension historique de la révélation chrétienne. Il montre comment le Christ est l'événement central de cette révélation historique. La révélation, dira-t-il, «n'éloigne pas l'homme de lui-même ni de son monde. Au contraire, elle n'est rien d'autre que la provocation ultime et définitive de l'homme sur le sens de sa vie» (p. 100). C'est ainsi que l'homme se découvrirait «comme le produit d'un acte créateur de Dieu et qui s'expérimente comme pécheur» (p. 109). Fischella traite ensuite de transmission de la révélation à travers le concept de tradition et de vérité de la révélation à travers le concept d'inspiration de l'Écriture.

La deuxième partie de l'ouvrage aborde la question de la crédibilité de la révélation (et non, dira-t-il, celles de la crédibilité du christianisme ou de l'acte de foi). Selon l'auteur, une réflexion sur la crédibilité de la révélation doit comporter trois temps correspondant aux trois temps de l'acte de foi, à savoir l'accueil de l'Évangile, sa compréhension et la décision de suivre le Christ. Le premier temps imposerait à la théologie fondamentale de faire comprendre le message chrétien dans son expressivité; le second temps imposerait le détour par l'analyse historique et le troisième temps porterait sur la significativité de la révélation. L'auteur se réclame d'une démarche sémiologique. Mais il faut bien voir ce qu'il entend par là: «En identifiant dans le Christ le signe de la révélation, on sera en mesure d'en vérifier la consistance historique, mais renvoyant aussi à la réalité qui n'est pas réductible au signe historique et que seul le mystère parvient à exprimer complètement» (p. 178).

Le cœur de cette seconde partie est consacré à l'analyse historique. Par mode de christologie fondamentale, Fischella étudie d'abord la portée des titres christologiques de Messie, de Fils de l'homme et de Fils de Dieu. Il en conclut que tandis que les deux premiers titres auraient pour fonction d'exprimer plus clairement l'économie du salut, celui de Fils de Dieu révélerait une vérité ontologique. L'auteur parle ensuite du fondement historique de la résurrection en tant que signe garantissant le sens de la révélation. L'auteur en conclut que «la résurrection n'est pas seulement "un voir et un toucher". Elle renvoie plutôt à un appel plus profond et plus radical, qu'est la foi» (p. 329). Sur la significativité du signe christologique pour aujourd'hui, l'auteur nous paraît particulièrement tributaire de Balthasar. Il cherche à montrer que le langage de Dieu dans l'histoire nous est aujourd'hui intelligible parce que le langage de

l'amour nous est aujourd'hui parlé à travers de multiples médiations allant de l'amour trinitaire à l'Église à travers le Christ.

Cet ouvrage ne révolutionne rien en théologie fondamentale. On peut même lui reprocher de n'être pas à la hauteur des principes et de la méthode qu'il propose. Ainsi, le principe d'historicité de la révélation s'épuise un peu facilement dans la référence au Christ historique; au plan de la méthode, l'option sémiologique ne va pas très loin. Ce livre est pourtant remarquable par son érudition et sa valeur de synthèse. La clarté et surtout l'enthousiasme de son expression le rendent même séduisant.

René-Michel ROBERGE
Université Laval

Le religieux en Occident: pensée des déplacements. Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 43. Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles 1988, 152 pages.

Sont rassemblées sous ce titre cinq communications proposées à l'occasion d'une session d'études organisée en 1987 par l'École des sciences philosophiques et religieuses des Facultés universitaires Saint-Louis, sur la question des mutations qui affectent en Occident ce que nous appelons le religieux. L'horizon de la réflexion demeure celui de la théologie chrétienne mais l'analyse témoigne de la capacité de cette dernière à articuler les questions nouvelles que pose la sécularité de la situation actuelle. J.-L. Schlegel («Individualisme et religion dans la société contemporaine») montre très bien comment «la religion est saisie par l'individualisme des sociétés modernes» et rappelle que la revendication d'autonomie qu'il recèle «n'est pas nécessairement trahison de la tradition chrétienne en ce qu'elle a de constitutif et de meilleur». Les transformations modernes dans l'expérience religieuse croyante ont provoqué un déplacement important de la relation à l'institution ecclésiale. Les réflexions de G. Jarczyk («Appartenance ecclésiale et conversion personnelle») sont très éclairantes à ce propos, particulièrement en ce temps où l'institution a de plus en plus tendance à s'imposer de l'extérieur avec autorité. La question soulevée («comment en venir à articuler, concrètement, appartenance ecclésiale et exigence de conversion personnelle?») attire l'attention sur un chapitre oublié (refoulé?) de l'ecclésiologie et les éléments de problématique qui sont proposés devraient aider à mieux accueillir en tradition chrétienne les formes contem-